

# market

LE MEDIA SUISSE DES HIGH NET WORTH INDIVIDUALS

PATRIMOINE(S)  
LES TENDANCES  
DE L'IMMOBILIER

## PHOTOGRAPHIE(S)

SABINE WEISS

SUPERCAR(S) TEST

DANS LA BENTLEY  
CONTINENTAL  
GT SPEED AVEC  
MICHEL ROTH

## PRÉVOYANCE

VERS LA RÉFORME  
DES RETRAITES  
EN 2020

INDEX

ARTS & CULTURE :  
10 ACTEURS  
D'INFLUENCE

## PEINTURE(S)

TERUKO YOKOI

MARCHÉ DE L'ART

LES ARTISTES  
EUROPÉENS  
SÉDUISENT  
LES CHINOIS



IMMOBILIER DE PRESTIGE

## LA REPRISE SE CONFIRME



INVITÉE  
TERESA ASTORINA,  
m3 REAL ESTATE

15 CHF



# *ARTS ET CULTURE :*

# *10 ACTEURS*

# *D'INFLUENCE*

Propos recueillis par AMANDINE SASSO



Elena Budnikova

« *Ars longa, vita brevis* » disait Hippocrate, soit l'art est-il toujours fait pour durer plus que la vie ? Telle est l'une des questions que nous avons posées à ces 10 acteurs œuvrant dans les domaines de l'art et de la culture, dans ce 20<sup>e</sup> « Index influence » de Market. « Sans aucun doute » ont-ils unanimement répondu : l'art transcende les siècles ! Toutefois, il est également éphémère, volatil,

immédiat et unique, à l'image des émotions qu'il procure. Avec prudence, ils évoquent également, dans le contexte actuel de l'hyperconnectivité, cette nouvelle forme d'accessibilité qui devrait donner naissance à de nouvelles formes de créativité et d'innovations. Cependant restons vigilants, pour ne pas succomber au « zapping » intempestif. Cela, seul l'avenir nous le dira.

## Illyria Pfyffer

Directrice de l'agence de communication *Illyria Communication*

Illyria Pfyffer est née dans le domaine artistique et n'en n'est plus sortie... Piètre violoniste, comédienne amateur, colorature la nuit, RP le jour, elle a fondé la société *Illyria Communication* en 2001. Journaliste RP de formation, elle oscille depuis toujours entre le monde des médias : Marie-Claire, Bilan, Femina, Télé Top Matin, Animan, magazines de santé, etc. et les institutions culturelles : Opéra de Lausanne, Grand Théâtre de Genève, Auditorium Stravinski ; et les festivals : Septembre musical, Variations musicales de Tannay, Festival Mme de Staël au Château de Coppet, Rencontres musicales d'Évian



Yves Durkan

« Avoir de l'influence n'est pas mon but premier, je préfère rester dans l'ombre et mettre les autres dans la lumière. Par contre, si par mon intermédiaire, certaines personnes peuvent se rencontrer puis collaborer ensemble, là, j'ai la satisfaction d'avoir influencé le cours des événements. Avoir de l'influence passe par une maîtrise des outils de communication que l'on a éprouvés (et partant, avoir éliminé ceux qui ne marchent pas), offrir un réseau de contacts

PEUT-ÊTRE QU'UN JOUR  
LA PROFESSION DE COMÉDIEN  
OU D'ÉCRIVAIN SERA  
UN MÉTIER D'AVENIR !

que l'on connaît bien et en qui l'on a confiance pour faire « bouger les lignes » et participer à accélérer la notoriété d'un événement culturel ou d'un artiste. Mon « influence » consiste davantage à soutenir le travail d'autrui, les résultats obtenus par les directeurs de festival ou d'opéra, les musiciens, et leur permettre de se reposer sur un relais qui les mette en valeur. Je connais trop d'artistes qui doivent faire leur propre « promo », se mettre eux-mêmes en scène. Or pour soi, on n'est jamais très bon, comme dit l'adage « ce sont les autres qui en parlent le mieux ».

Il est difficile de répondre à cette citation d'Hippocrate : il y a tant de formes d'art et leur durée de vie varie à l'infini ! En matière de temporalité, il me semble que le théâtre est davantage un art vivant, même si l'on peut toujours lire le texte d'une œuvre. La musique, au contraire, transcende les siècles grâce à l'enregistrement et aux partitions. La peinture dure quasiment indéfiniment, comme la littérature. À échelle humaine, la culture nous aide à vivre, à prendre du recul, à se poser une ou deux questions autres que « quand est-ce qu'on mange ? » et « je te rappelle parce que là je suis au bureau ». Mais *Nil novi sub sole*, les plus grands artistes, qu'ils soient poètes, peintres ou compositeurs, parlent aux hommes à travers les siècles et s'adressent à eux

de manière universelle. Définir la culture me semble impossible tant elle est fonction de son époque, de son environnement, de ses codes et de perceptions personnelles. J'aime son aspect déconnecté des contingences, on ne va pas au spectacle pour autre chose que pour se divertir, réfléchir, oublier le quotidien. À part certains qui adorent « se montrer », elle ne contient pas de buts commerciaux ou matériels. C'est une quête d'absolu, une utopie qui me sied.

Les disciplines artistiques resteront l'un des seuls domaines qui échapperont – peut-être – à la « plateformesation » de notre société comme l'évoque le célèbre orateur, Laurent Alexandre. Dans quelques années, la majeure partie des actions seront accomplies par des robots. Et robot ne veut en aucun cas dire des tâches stupides ou faciles, tous les métiers seront impactés et potentiellement remplaçables : avocats, médecins, etc. Pensez, les algorithmes ont déjà battu le cerveau à plate-coutures, y compris au go l'an passé qu'on tenait pour le dernier bastion de la suprématie du cerveau humain sur l'intelligence artificielle. Ce n'est donc qu'une question d'années. L'art, la culture, eux, n'obéissent pas aux mêmes règles de compétition. Peut-être un jour la profession de comédien ou d'écrivain sera un métier d'avenir... » \

## Shelly Power

### Directrice artistique et CEO du Prix de Lausanne

Shelly Power est dans le domaine artistique depuis toujours... soit presque 40 ans. Titulaire d'un bachelor en arts de l'Université de Houston, elle a été danseuse, chorégraphe, costumière, coach. D'abord administratrice de la Houston Ballet Academy pendant 4 ans, elle en a ensuite été directrice durant 12 ans. Aujourd'hui elle réside à Lausanne, avec la chance d'être des deux côtés de la barrière... À la fois directrice artistique et CEO du Prix de Lausanne. «L'influence est une énorme responsabilité que je prends très au sérieux. Elle implique que l'on doit être à la fois intègre, authentique et provocateur. J'ai également appris à écouter et à toujours essayer de me mettre à la place des autres. Je considère être en apprentissage constant. Cependant, j'ai déjà pu voir les résultats de mon influence, et, lorsque ceux-ci sont probants, il est certain que c'est plus épanouissant et gratifiant! À travers mon influence, je cherche à avoir un impact positif sur les individus et les communautés, grâce aux arts dans leurs formes les plus variées, à la fois sur un territoire proche et à travers le monde. Je suis déterminée à m'assurer que la prochaine génération de danseurs soit informée, inspirée et éduquée, avec de bons réflexes de santé, tout au long de sa formation. Je le fais en créant des programmes et des règles qui correspondent aux besoins des étudiants, tout en fixant la barre assez haut pour qu'ils s'efforcent de faire toujours mieux. J'ai créé des programmes pour nos étudiants, basés sur de bonnes pratiques de santé. Cela comprend la nutrition, la gestion du stress, les règles de vie et le leadership. Mais cela va bien au-delà de leur carrière artistique, puisqu'ils sont les prochains leaders, et je dois m'assurer qu'ils sont prêts à s'adapter aux évolutions culturelles, et ce, de manière responsable. Les gens oublient souvent l'impact économique que les arts ont sur la population et grâce au Prix de Lausanne, rien que cette année, nous avons accueilli des jeunes issus de 17 pays différents. Les directeurs des écoles et compagnies du monde entier sont venus à Lausanne avec leurs étudiants (et leur famille). Tous ont profité des hôtels, des restaurants et des transports de la ville. Le Prix (comme nous aimons l'appeler) a attribué 150 000.- francs en bourses d'études et a permis d'accueillir 70 étudiants. Près de 98% de nos étudiants sont partis avec des offres de la part d'écoles et de compagnies de danse du monde entier. Un événement tel que celui-ci est très important, car il ouvre des portes. Les étudiants ont gagné en confiance, en force, et ont noué des amitiés durables. C'est une expérience «gagnant-gagnant» pour tous : la ville de Lausanne et ses



Melissa Fitzgerald Photography

habitants, l'art et la jeune génération. Partager mon histoire est une autre manière d'influencer les autres. Nous apprenons autant de nos échecs (si ce n'est plus) que de nos succès. L'art survivra-t-il à chacun d'entre nous? Je laisse cette question à des personnes plus sages; mais je crois que plus nous nous explorons à travers les différentes formes artistiques, plus nous apprenons et apprécions la condition humaine, quel que soit l'endroit où vous vivez, votre couleur de peau ou vos croyances religieuses. La durée de vie de l'art dépend de nous, de la valeur que nous lui accordons ainsi que la manière dont il nous nourrit, en tant qu'êtres humains. Ainsi, l'art peut durer plus longtemps qu'une vie, mais une fois encore, l'art peut parfois nous frapper une fraction de seconde, puis disparaître, mais rester dans notre mémoire éternellement. Pour moi, l'art et la condition humaine sont identiques, mais nous cherchons à les séparer. L'art est intrinsèque à nos sens. Imaginez votre vie sans couleur, sans coucher de soleil, sans musique ni odeur. L'art nous donne les moyens de communiquer, de ressentir, d'explorer et d'évoluer. Il devient l'expression de notre culture et il est en constante évolution, même si nous l'appelons par son seul nom, l'art. La culture, selon moi, est l'expression de ce que nous valorisons et de la manière dont nous y réagissons collectivement. Nos réponses créent des environnements qui justifient nos croyances. Nos communautés sont construites sur ces valeurs et croyances et s'expriment à travers une variété de façons, que j'identifie comme ART. La technologie est là pour rester. Ce n'est pas plus différent que lorsque la révolution industrielle a changé nos moyens de se déplacer. Nos vies ont radicalement changé avec un nombre incroyable de possibilités. C'est à nous d'influencer l'avenir, en utilisant la technologie de manière judicieuse et en maintenant des environnements sains. Mes collègues du milieu craignent de perdre les représentations «réelles» sur scène, ceci dit de nombreuses compagnies et théâtres (et le Prix en fait partie) ont trouvé une solution pour donner accès direct au ballet via le *livestreaming* (peut-être pas la meilleure façon de voir un spectacle, mais mieux que rien). En tant que leaders, nous sommes responsables de guider la technologie vers la créativité et l'innovation. Cela nous aidera à l'avenir. Les arts doivent s'adapter, mais ne pas perdre leur valeur pour quelque chose qui est ici aujourd'hui mais disparaîtra demain. Mon mantra est toujours conscient qu'il n'y a pas de raccourcis... tant que nous nous en tenons à cela, la qualité de ce que nous produisons restera.» \

## Steve Roger

Associé de l'Agence de concerts et spectacles Caecilia

Actif dans le monde de la musique depuis 1989, Steve Roger a démarré sa carrière, après un brevet de technicien en métiers de la musique, comme régisseur du Chœur de l'Opéra de Lyon. Il a occupé les fonctions de régisseur général de l'Orchestre national de Lyon, directeur général de l'Orchestre de la Suisse romande, directeur artistique ad-intérim de l'Orchestre national de France, et est devenu associé de l'Agence de concerts et spectacles Caecilia en 2012. Il enseigne à la Haute école de musique de Neuchâtel, est membre actif de plusieurs fondations (L'Abri – Dubois Ferrière Dinu Lipatti – Palazzetto Bru Zane – Le Rosey Concert Hall) et l'un des membres fondateurs de la Fondation pour la Cité de la musique de Genève. « *Avoir de l'influence* signifierait que mon avis serait déterminant dans les prises de décision des artistes que nous représentons ou des abonnés qui nous



« LA CULTURE ENGLOBE, OUTRE LES ARTS ET LES LETTRES, LES MODES DE VIE, LES DROITS FONDAMENTAUX DE L'ÊTRE HUMAIN, LES SYSTÈMES DE VALEURS, LES TRADITIONS ET LES CROYANCES »

font l'honneur de prendre nos séries. J'espère de mon côté que c'est plutôt la confiance qu'ils ont en mes avis et en mes choix, qui les aide à se déterminer sur leur prise de position ou dans leur envie de s'abonner à nos séries. Je ne pense donc pas "avoir de l'influence".

Il est éminemment souhaitable que l'art dure plus que la vie, et en musique plus encore car les œuvres ont beau être fixées sur une partition, elles sont sans cesse interprétées de manière différente. Nous avons des repères sur la façon dont elles ont été jouées depuis le début du XX<sup>e</sup> siècle, grâce aux enregistrements, mais nous sommes

incapables de savoir comment elles ont été jouées avant. Les seules indications sont de nature écrite et elles ne sont plus sous le contrôle de leur créateur.

Pour moi il n'y a pas une culture, mais des cultures. Et je me reconnais dans la définition qu'en fait l'UNESCO : "La culture, dans son sens le plus large, est considérée comme l'ensemble des traits distinctifs, spirituels et matériels, intellectuels et affectifs, qui caractérisent une société ou un groupe social. Elle englobe, outre les arts et les lettres, les modes de vie, les droits fondamentaux de l'être humain, les systèmes de valeurs, les traditions et les croyances."

Notre approche de l'art en général, évolue sans cesse et l'hyper-connectivité est fantastique dans le sens où l'accès à tous les domaines se fait en un clic. On peut visiter virtuellement tous les monuments de la Terre, assister à une représentation d'opéra en direct du Metropolitan Opera de New-York dans un cinéma en Europe... C'est génial, car tout le monde n'a pas les moyens de se déplacer sur les lieux mêmes, et en même temps c'est déroutant car rien ne vaut un concert *live*, de sentir le son des instruments ou des voix qui vous pénètrent le corps comme cela est seulement possible avec les musiciens à quelques mètres de vous, de visiter les monuments sur place avec la lumière et les odeurs environnantes. » \

**INVESTISSEZ DANS LE NOUVEAU MARKET.**  
LE MÉDIA SUISSE DES HIGH NET WORTH INDIVIDUALS

ABONNEZ-VOUS SUR MARKET.CH  
1 an/ 8 éditions pour 109 chf  
2 ans/ 16 éditions pour 188 chf



## Laurent Sacchi

*Directeur secrétaire d'administration du Conseil de Danone  
et président des Rencontres musicales d'Évian*

Laurent Sacchi est diplômé de Sciences Po Paris. Il débute sa carrière dans le domaine de la communication publique et politique en tant que directeur de la communication de Conflans-Sainte-Honorine, ville dont le maire est Michel Rocard, alors premier ministre français. En 1995, Laurent rejoint le Groupe Danone comme directeur de cabinet du directeur général des Brasseries Kronenbourg. Fin 2002, il devient le directeur de la communication du Groupe Danone, également en charge de la marque, des affaires publiques et de la crise. Depuis 2014, il est directeur délégué à la présidence et secrétaire du Conseil d'administration. Laurent Sacchi est par ailleurs président de l'Évian Resort et le président des Rencontres musicales d'Évian. « Le concept d'influence est un concept un peu ambivalent. Avoir de l'influence est généralement considéré comme une qualité. L'action d'influencer est déjà plus ambiguë : on n'est pas très loin, en psychologie, de la manipulation. Mais ce qui me gêne plus dans l'influence c'est qu'on la cantonne souvent au registre du conseil. Ce qu'on appelle généralement les gens influents, ce sont des conseillers, souvent de l'ombre, par opposition



muler mon environnement à développer plus d'activités autour de la culture. Pour répondre à cette citation d'Hippocrate, là encore l'art est contradictoire. Les œuvres artistiques traversent effectivement les siècles et durent bien plus longtemps qu'une vie humaine. Si on prend pour exemple la musique, l'engouement de ces vingt dernières années pour la musique baroque – dont on ne peut pas dire qu'elle soit particulièrement récente – est symptomatique : il y a une forme d'immortalité de l'art... Mais dans le même temps, si l'on parle de musique vivante, de concerts, on est dans un art immédiat, éphémère, quelque chose de très court, une

interprétation qui ne reviendra pas. La partition d'une sonate de Chopin existe, perdure, mais son interprétation un soir de juillet par Grigory Sokolov à la Grange au Lac, c'est un instant unique, qui ne reviendra pas, même si l'émotion qu'il laisse peut traverser une vie, comme la Sonate de Vinteuil traverse celle du narrateur de l'œuvre de Proust... Ce qui me plaît dans les arts du spectacle, c'est ce dialogue constant entre la permanence d'une œuvre et le côté éphémère, et donc mortel, perdu, de son interprétation. Je définirais la culture comme ce qui fait lien entre les hommes à l'intérieur d'une même communauté (familiale, nationale, d'entreprise). C'est un système de valeurs communes, de références, de centres d'intérêts, d'idées. C'est également quelque chose qui nourrit l'esprit, et qui, pour nourrir l'esprit, nécessite un effort. À l'image de l'agri(culture) : cultiver son champ nécessite beaucoup d'efforts. S'il n'y a pas d'effort, nous restons dans le divertissement et la surface des choses, en manquant peut-être l'essentiel.

**CE DIALOGUE CONSTANT ENTRE  
LA PERMANENCE D'UNE ŒUVRE ET  
LE CÔTÉ ÉPHÉMÈRE, ET DONC MORTEL,  
PERDU, DE SON INTERPRÉTATION**

aux gens qui font, dans la lumière. Je pense pourtant que la bonne ou belle manière d'influencer le monde, c'est-à-dire de faire bouger les mentalités, les opinions, c'est justement de faire des choses, de donner l'exemple. Mon métier d'origine, c'est la communication et par nature un communicant est quelqu'un qui joue sur sa capacité d'influence par le conseil et par le discours. Il cherche à convaincre et à réorienter la vision de l'opinion. J'ai naturellement utilisé ce registre dans mon métier, ce que je fais encore dans mon rôle de secrétaire du Conseil d'une grande entreprise internationale... Par contre, lorsque j'enfile ma casquette d'organisateur et de producteur d'événements culturels, j'essaie de passer d'une influence par le discours à une influence par l'action. Mon but c'est de sti-

Je terminerais en disant qu'il faut prendre cette hyper-connectivité de façon très positive. C'est une opportunité incroyable, si l'on sait s'en servir, pour diffuser la culture au plus grand nombre. Les nouvelles technologies auront également un impact important sur la façon d'appréhender l'art, de le produire, en rendant sa production plus accessible, plus facile, car permettant de s'affranchir de la technique : on peut être musicien sans connaître le solfège, photographe sans maîtriser la profondeur de champs. D'une certaine manière, tant mieux : ça ouvre le jeu. Et le seul point négatif que je vois est peut-être d'encourager une tendance à consommer de la culture en grappillant, en zappant, en restant à la surface des choses, mais cela seul l'avenir nous le dira...» \

## Cyril Kobler

*Photographe plasticien, propriétaire de l'espace Cyril Kobler*

Cyril Kobler évolue dans le milieu artistique depuis plus de 50 ans. Il s'est formé aux beaux-arts, puis en photographie auprès du professeur Paul Boissonnas. Photographe indépendant depuis 1969, il se consacre uniquement à son travail artistique depuis le début des années 2000. Une rétrospective est d'ailleurs prévue l'année prochaine. En 2005, il ouvre une galerie pour la photographie à La Coulouvrenière, puis l'espace Cyril Kobler à Chêne-Bourg en 2012. Son travail a été exposé dans plusieurs galeries en Suisse (Galerie Anton Meir, Galerie Mottier, Centre de la photo) et à l'étranger (Galerie des Arts Ischia, Italie, Galerie Polo Club de Dubaï, EAU, Festival de l'image de Nancy, France). Il a obtenu de nombreux prix et une reconnaissance internationale.

« La question de l'influence ne m'a jamais préoccupé, car pour moi, du moment que l'on agit ou que l'on crée, cela exerce forcément une influence, mais qui n'est pas maîtrisable, et heureusement d'ailleurs ! L'expression



Il me paraît impossible d'auto-évaluer sa propre influence. C'est une expression que l'on attribue à autrui mais difficilement à soi-même.

*"Ars longa, vita brevis"* disait Hippocrate. L'art est fait pour durer plus que la vie... Sans aucun doute, c'est d'ailleurs ce qui fait son intérêt. Les œuvres continuent leur influence au-delà même de la vie de ces

auteurs, même dans le cas d'œuvres éphémères. Selon moi, la culture est le moteur de la vie. Elle se construit, se cultive tout au long de notre existence.

À l'heure de l'hyper-connectivité, je pense que l'art et la culture verront leur accès facilité et démocratisé. Mais cela reste des outils. Fondamentalement l'œuvre artistique et son appréhension ne seront pas bouleversés. C'est uniquement le chemin entre l'œuvre et le public qui sera raccourci. » \

LA CULTURE EST LE MOTEUR  
DE LA VIE. ELLE SE CONSTRUIT,  
SE CULTIVE TOUT AU LONG  
DE NOTRE EXISTENCE

"avoir de l'influence" est une constatation que l'on fait en principe a posteriori, au moment où on analyse une situation. Il faut distinguer "avoir de l'influence" en tant que personne ou à travers un travail artistique. Les œuvres ont certainement une influence entre elles, et c'est ce phénomène qui construit l'histoire de l'art.

INVESTISSEZ DANS  
LE NOUVEAU MARKET.  
LE MÉDIA SUISSE DES HIGH NET  
WORTH INDIVIDUALS

ABONNEZ-VOUS SUR MARKET.CH  
1 an/ 8 éditions pour 109 chf  
2 ans/ 16 éditions pour 188 chf



## Eric Vigié

### Directeur de l'Opéra de Lausanne

Éric Vigié a débuté sa carrière en 1982, à l'âge de 20 ans. Cela fait aujourd'hui 35 ans qu'il évolue dans le domaine de l'art lyrique. Titulaire d'un bac économique de la Faculté de droit de Nice, diplômé du Conservatoire national de Nice et premier boursier du Ministère de la Culture française pour l'art lyrique et la mise en scène, il a été assistant et metteur en scène à l'Opéra de Nice, ainsi que metteur en scène et scénographe-costumier dans plus de 80 théâtres. Il a poursuivi sa carrière comme administrateur artistique au Teatro Real à Madrid, puis directeur artistique du Teatro Verdo à Trieste durant 3 ans, en passant par directeur artistique du Festival Avenches Opéra pendant 6 ans et il est actuellement, depuis 2005, directeur de l'Opéra de Lausanne. « Dans l'art lyrique l'influence est toute relative. On peut avoir une influence particulière sur un point particulier dans notre domaine d'application : être un excellent gestionnaire, avoir un talent de découvreur d'artistes, imprégner le théâtre que l'on dirige d'une image qualitative et innovante sans mettre



les preuves d'une culture et de l'effacer de la surface de la Terre comme cela se pratique encore en ce moment dans certaines contrées de cette Planète. Mais je dirais, pour en revenir à ma profession et au développement de son histoire, que l'art lyrique est certainement la forme d'art universelle la plus récente (quatre cents ans d'existence pour 40 000 titres d'opéras). La voix fut, est, et restera une expression universelle immatérielle pour les siècles à venir, dont la représentation est aussi volatile que l'air qui se dégage de nos poumons, même si depuis presque une centaine d'années on

peut l'enregistrer sur un support, la stocker dans son « musée personnel de la voix » qui s'appelle aujourd'hui une « *playlist* ». La culture rassemble les humains de cette petite Planète autour de leurs traditions, de leur passé, de leur présent et du développement de leur futur : c'est un patrimoine, et il est en constante évolution. Aller à la rencontre de l'autre, dans un pays inconnu, et découvrir sa culture, est certainement l'une des plus belles aventures que l'on puisse vivre. L'art lyrique, pour nous Européens, est la preuve de ces croisements culturels entre le Nord et le Sud, entre l'Est et l'Ouest de notre continent depuis le 16<sup>e</sup> siècle. Je pense souvent – en me penchant sur la biographie d'un artiste, avec un parcours hors-norme – à sa capacité à pouvoir s'intégrer et s'identifier à une culture qu'il ne connaissait pas auparavant. C'est là une force de l'être humain : cette aptitude à embrasser des cultures aux antipodes de sa propre identité de départ au cours de sa vie.

LA VOIX FUT, EST,  
ET RESTERA UNE EXPRESSION  
UNIVERSELLE IMMATÉRIELLE  
POUR LES SIÈCLES À VENIR

en avant sa propre influence, si ce n'est sa propre expérience. Je ne pense pas avoir d'influence, et si j'en ai, je feins de l'ignorer pour éviter une emprise sur des esprits qui attendraient de ma part une direction à prendre pour leur futur, et être responsable de leur destin. Je ne suis pas un maître à penser, mais un « logisticien » qui va aiguiller les carrières de jeunes chanteurs, chefs d'orchestre ou metteurs en scène dans un métier complexe et passionnant, en évitant m'imposer comme un « gourou ». Je préfère me concentrer, non pas sur mon image, mais plutôt sur mon travail et assurer la pérennité de l'Institution dont on m'a confié la direction, en persuadant (seule influence avouée...) les décideurs du bien-fondé de notre mission et de l'importance de notre travail. L'art est fait pour durer plus que la vie : c'est une constatation universelle (les musées sont là pour le prouver et il y en a de plus en plus...) : à moins de vouloir détruire

La culture et les arts se sont toujours adaptés, depuis bien longtemps, en prospérant grâce aux technologies mises à la disposition de ce développement. Quel que soit le medium mis en œuvre, l'artiste, tout comme son mentor ou client, recherche le moyen le plus adéquat pour permettre à l'œuvre d'art, objet de culture, de traverser le temps et de rester un travail personnel qui définisse l'originalité de son créateur. Les supports pourront toujours évoluer, et s'améliorer (toile, pigments, disques, papier, écrans, fibre...), seule la qualité de la création restera, sans oublier la curiosité du public pour s'intéresser aux arts en général. Je ne pense pas que l'hyperconnectivité évacuera la culture, au contraire elle renforcera sa diffusion. À chacun d'en faire bon usage et de repérer les escrocs des temps modernes qui désirent faire passer le support technologique pour l'œuvre d'art... (à méditer !) » \

## *Professeur Jacques Berchtold*

### *Président de la Fondation Bodmer*

Jacques Berchtold est un professeur et écrivain suisse. Il dirige la Fondation Martin Bodmer depuis février 2014. Ancien élève du Collège Calvin et de l'Université de Genève, il enseigna pendant plus de 15 ans la littérature française de la Renaissance au XIX<sup>e</sup> siècle dans les universités de Berne, Genève, Yale et Johns Hopkins, avant de devenir pensionnaire de l'Institut suisse de Rome.



Professeur de littérature française du XVIII<sup>e</sup> siècle à l'Université Sorbonne Nouvelle - Paris 3 au début des années 2000, il obtient une chaire dans la même discipline à l'Université de Paris-Sorbonne. Il fut notamment professeur invité à Harvard en 2011, et accéda à la classe exceptionnelle des professeurs des universités en 2012. Aux Éditions Classiques Garnier, il est codirecteur de la collection L'Europe des Lumières et codirige la nouvelle édition (en cours) des Œuvres complètes de Jean-Jacques Rousseau. Depuis 2004, Jacques Berchtold fait partie du Comité de la Fondation Pittard de l'Andelyn qui décerne chaque année un Prix littéraire à Genève.

« Pour la fondation, "avoir de l'influence" c'est être une institution de référence. Ce qui implique une visibilité, qui ne faisait pas partie de notre culture de départ – le fondateur Martin Bodmer préférant rester dans la discrétion et le secret. À présent, c'est de faire savoir que nous conservons des papyrus, parchemins, imprimés, parfois uniques au monde : que d'une certaine façon nous sommes incontournables. Notre influence se situe également à un autre niveau : c'est lorsque que dans le concert des discussions scientifiques à propos de tous ces documents, on sollicite l'avis de nos spécialistes, que nous sommes considérés comme des autorités respectées qui ont les compétences de parler des objets que nous détenons. Nous n'en sommes plus seulement les détenteurs. Il y existe une véritable synergie utile, car moi-même et l'institution sommes liés étroitement à l'Université de la Sorbonne, – j'en suis professeur –, à celle de Genève, ainsi qu'à l'UNESCO. En effet, nous possédons le label UNESCO et au-delà du prestige que cela peut apporter, nous participons également à leurs travaux et commissions. Je peux donc dire qu'on a de l'influence par ce qu'on fait, grâce à notre effort de ne pas rester isolés, d'être impliqués. Un autre exemple qui est très important, c'est l'AMCAG – l'Association des musées et centre d'art genevois – dont je suis président. Je suis présent pour fédérer, si quelque

chose va mal par exemple. Et dans tous les cas, cela implique je ne reste pas enfermé dans mon bureau, mais que je m'ouvre à toutes sortes de relations transversales, bilatérales comme avec l'EPFL, et pour cela je voyage beaucoup. Enfin, nous sommes parties prenantes dans le programme E-CODICES, programme national de numérisation de tous les manuscrits conservés sur le

territoire helvétique. Là aussi, nous faisons plus qu'être passifs, puisque je fais partie du Comité directeur et que nous avons à la Fondation, l'une des deux machines qui numérise pour toute la Suisse, l'autre étant à la bibliothèque de Saint-Gall. Cette citation d'Hippocrate est parfaitement d'actualité pour nous, car nous avons en ce moment une exposition consacrée à Goethe, qui met en vedette le savant FAUST et son dilemme immémorial. Sommes-nous tous des FAUST à la Fondation Bodmer ? Il y aurait péril à l'être si nous étions isolés, selon notre ancienne mentalité, mais fort heureusement ce n'est plus le cas. Nous sommes ouverts à des visites incessantes (écoles, groupes culturels, politiques, etc.). Cette partie communication avec notre public, est celle qui s'est le plus spectaculairement accrue. Nous sommes complètement sortis de l'image que l'on pouvait se faire de notre métier.

À la Fondation, nous avons la conviction que la culture est plurielle, complètement acquise aux valeurs du cosmopolitisme, et de la littérature comparée. Le maître à penser de Martin Bodmer était Goethe, qui pensait nécessaire le dépassement des petits replis patriotiques : nous continuons dans cette voie-là. Dans tous les courants de pensée, nous respectons toujours la diversité. La culture est de sortir de tout esprit sectaire et doctrinaire et de promouvoir la connaissance de l'altérité. Pouvoir se faire un jugement avec toute la connaissance de la diversité des réponses proposées dans le patrimoine de la culture humaine, et cela implique forcément une vision transhistorique. Nous sommes totalement partie prenante de cette révolution qui implique ces nouveaux médias. Ces banques de données offrent un énorme avantage : une accessibilité plus optimisée. Toutefois, nous devons aussi nous soucier de cette menace de submersion, contrepartie du flux quasi illimité de données que l'on trouve sur internet. Raison pour laquelle nous accompagnons toujours nos documents d'une notice explicative, de passerelles entre les documents. » \

## Sylvie Berti Rossi

### Directrice du festival *Le livre sur les quais*

Après une licence en archéologie gallo-romaine à l'Université de Lausanne en 1992, Sylvie Berti Rossi travaille plus d'une dizaine d'années dans le domaine de l'archéologie et plus largement du patrimoine culturel. Elle devient ensuite rédactrice en chef de la revue *Archéologie suisse*, avant de rejoindre les éditions *Infolio* en 2002, comme directrice de collection. Membre fondateur du festival *Le livre sur les quais*, elle en assume la direction opérationnelle dès l'origine et en est aujourd'hui sa directrice artistique. Depuis 2015, elle dirige également le magazine *Heartfulness*. « Je n'ai jamais imaginé ou développé un projet avec l'idée "d'avoir de l'influence". C'est une notion très éloignée de mes préoccupations. A-t-elle une réelle importance au moment de créer ? Mon moteur, c'est l'enthousiasme, la conviction, l'intuition qu'une idée est bonne, qu'elle va "marcher", que c'est le bon moment de la mettre en place. C'est pour moi la seule manière de donner ses chances de succès à un projet, car on y met son cœur, toutes ses ressources. C'est comme ça qu'est né *Le livre sur les quais*. Au moment de sa création en 2010, il n'y avait en Suisse-romande aucun salon d'auteurs comparable à ce qui existait alors en France. Le point fort de ce concept est la proximité, la rencontre privilégiée entre écrivains et public. Toute la manifestation est pensée et organisée pour que les lecteurs fassent connaissance avec les auteurs, les découvrent et échangent avec eux. Et tout le monde adore ! C'est le contact, le lien "humain", mais aussi le partage des idées, des émotions, des chemins de vie dans les débats, qui ont très vite fait le succès du festival.

Pour en revenir à votre question, toute action déclenche une onde qui aura forcément une influence. Avec le recul, on peut observer que *Le livre sur les quais* a changé les choses dans le monde de l'édition romand et qu'à son échelle il a une influence : il a, par exemple, créé une "rentrée littéraire" en Suisse romande et donné une vitrine aux auteurs romands, qui n'existaient pas. Aujourd'hui, les éditeurs de la région privilégient les parutions début septembre pour être à Morges, ne craignant plus d'être "noyés" dans la rentrée littéraire française. Ces dernières années, de nombreux rendez-vous littéraires conçus sur le modèle du *Livre sur les quais* ont vu le jour. Le concept a fait des émules ! C'est aussi un signe d'influence ! Cela montre que les idées ont une influence au-delà des personnes. Nous sommes souvent culturellement imprégnés par l'art qui "dure", qu'il s'agisse de



peinture, de musique, de littérature, d'arts plastiques, d'architecture... C'est notre "référentiel". Mais l'art "éphémère" a la valeur de l'instantané, du moment volé qui ne se reproduira pas. Le côté unique d'un événement peut provoquer chez le spectateur une expérience particulièrement forte. Je pense à une rencontre-concert autour de Mozart qui a réuni l'année dernière à Morges l'écrivain Éric-Emmanuel Schmitt, la soprano Brigitte Hool et la pianiste H-J. Lim. Cet événement a touché le public comme aucun autre du festival. Le public et les artistes en sont sortis émerveillés, avec le sentiment d'avoir eu

le privilège de vivre une expérience inoubliable. La culture ouvre l'esprit à la compréhension de soi, de l'autre, du monde. Elle reflète une société, ses valeurs, ses interrogations, son histoire... Lorsqu'elle nous touche en profondeur, elle nourrit nos réflexions, permet de construire une pensée, de trouver un sens au monde dans lequel nous vivons. Ce qui m'intéresse c'est le partage, l'échange, le débat qui naît lorsque les idées se rencontrent. La culture crée un langage commun, des références partagées, elle tisse du lien entre les gens, du moins c'est ce qu'elle devrait faire. Il ne peut y avoir de culture sans ouverture, sans générosité. Mais surtout la culture structure la personne, l'enracine dans des valeurs universelles, dans un héritage artistique et philosophique qui, en donnant du sens à toute chose, lui permet de s'engager dans la vie et dans la société. Et quand une culture est véritablement incarnée, elle devient le reflet de l'âme. C'est difficile de se projeter dans le futur... Ce que je trouve préoccupant aujourd'hui, c'est le "nivellement" des références culturelles. C'est particulièrement flagrant chez les jeunes : l'hyper connectivité, la mondialisation des échanges ont pour conséquences qu'ils écoutent la même musique, regardent les mêmes vidéos sur YouTube, ont les mêmes codes vestimentaires, partagent les mêmes images sur les réseaux sociaux. On gomme la richesse de la diversité culturelle et, ce faisant, on appauvrit les connaissances, le dialogue : on ne stimule plus ou plus suffisamment la découverte. Sans relation à une culture propre, les références manquent, le discernement fait défaut – et ce vide intérieur est susceptible de se remplir de tous les extrémismes. La lecture, et particulièrement la rencontre avec ceux qui écrivent, me paraît être un bon remède à cela. Cette conviction est à l'origine de l'importante programmation destinée aux enfants et aux adolescents dans le cadre du *Livre sur les quais*. Nous touchons chaque année plus de 3500 jeunes.» \

# Tatyana Franck

## Directrice du Musée de l'Élysée

Tatyana Franck est diplômée en histoire de l'art et en droit des affaires, elle est également titulaire d'un EMBA Global-Asia. Spécialiste en art moderne et contemporain, elle est investie dans la photographie à titre professionnel et personnel. Entre 2007 et 2015, Tatyana Franck a dirigé les Archives Claude Picasso à Genève. Elle a été commissaire de plusieurs expositions internationales, dont : La Mémoire du futur, Dialogues photographiques entre passé, présent et futur (2016, Musée de l'Élysée) ; Les Caran d'Ache de Picasso (2015, Interlaken) ; Picasso à l'œuvre, dans l'objectif de David Douglas Duncan (2014, Mexico, Genève, Roubaix, Malaga, Münster) ; La Part Animale (2014, Paris). Impliquée dans plusieurs institutions de renom, Tatyana Franck exerce de nombreuses fonctions en Suisse et à l'étranger. Elle est directrice du Musée de l'Élysée depuis le 1<sup>er</sup> mars 2015.



nouvelles perspectives, offre sa richesse et sa complexité. En numérisant le patrimoine photographique que le Musée de l'Élysée détient, nous assurons d'ailleurs sa conservation sur la durée. L'art est comme une forêt avec des grands arbres mais aussi une multitude d'arbustes qui grandissent. On s'y promène, on regarde, on écoute.

En tant qu'amatrice d'art et professionnelle du domaine, je vois la culture comme un chantier où l'on construit et où l'on se construit. La culture est un formidable levier d'interrogation et de dialogue, un puzzle auquel chacun peut apporter sa pièce pour former une image cohérente et participative de nos

savoirs collectifs. L'extraordinaire liberté d'expression à disposition fait de la culture un lieu nourricier, ouvert et fédérateur qui a le pouvoir de contribuer à une évolution positive du monde.

« Avec mes confrères du Musée cantonal des beaux-arts (mcb-a) et du Musée de design et d'arts appliqués contemporains (mudac), nous menons l'enthousiasmant projet Plateforme10 et parvenons à le mettre sur les rails. Alors oui, on peut dire que ceci a de l'influence, car nous avons une emprise sur la réalité. L'influence n'est pas à sens unique, c'est plutôt une autoroute avec des camions lents et des voitures rapides, certaines de nos visions creusent un sillon sur la longue durée, certaines de nos initiatives ont un impact concret à court terme. Le moteur de l'influence est l'enthousiasme et la persévérance !

L'influence est toujours à double sens car nous sommes au moins autant influencés que nous influençons. Voir les visages réjouis ou étonnés de nos visiteurs devant certaines photographies m'inspire sur ce que doit être le Musée de l'Élysée et ses expositions futures.

La citation de Robert Filiou selon laquelle "l'art, c'est ce qui rend la vie plus intéressante que l'art", est particulièrement vraie pour la photographie qui rend visible l'infinie complexité du monde. L'art est une manifestation tangible de la vie. Une œuvre d'art en est une preuve, car elle ouvre de

Née avec le web, je considère que l'hyper-connectivité n'est pas le futur mais le présent. L'Internet est une toile, mais pas une œuvre d'art. Le nouveau monde que l'on est en train de construire n'est pas parfait : les réseaux sociaux et le smartphone n'ont pas seulement démultiplié nos centres d'intérêt, mais aussi dilué notre capacité d'attention et notre aptitude à appréhender le réel. Le fait que la connaissance, l'art et les images soient accessibles partout et de manière quasi-immédiate a paradoxalement des effets pervers sur notre curiosité. Les musées, mais aussi les médias tradi-

JE VOIS LA CULTURE COMME  
UN CHANTIER OÙ L'ON CONSTRUIT  
ET OÙ L'ON SE CONSTRUIT

tionnels, doivent relever ce défi de l'ouverture au monde. Nous devons accompagner, donner à comprendre. D'ailleurs, la construction d'un nouveau musée est un véritable catalyseur qui nous permet de penser à la fois en termes d'expérience et d'expérimentation.» \

## Marc Ehrlich

*Membre du Conseil de fondation du Septembre musical, responsable de son Village VIP et de son Festival Off*

Marc Ehrlich a fait irruption dans le milieu culturel en qualité d'entrepreneur. Cette dimension est toujours essentielle dans son approche. Il est en effet entrepreneur dans la vie de tous les jours. Il a repris la direction du groupe familial Vipa/Retripa au début des années 2000. La société est active dans le domaine de l'environnement et du recyclage avec une division industrielle en Suisse romande et du trading sur le plan mondial. Il est également membre de plusieurs conseils de fondations culturelles. «L'entrepreneur – pour faire une synthèse rapide – est un champion du «comment». Pour reprendre l'expression du fondateur de LinkedIn, Reid Hoffman «l'entrepreneur est celui qui est capable de se jeter du haut d'une falaise et de construire un avion au cours de sa chute». L'entraîneur entrepreneur a par contre un problème avec le «pourquoi». S'il essaie trop longtemps de faire l'impasse sur une quête de sens, cette question le rattrapera un jour et révélera sa fragilité.



Dans le milieu culturel, il me semble que cela est presque inversé. Un nombre impressionnant de personnes talentueuses, et ce quel que soit le domaine artistique, enrichissent notre région de leurs idées pleines de sens et de leurs projets. Mais qui restent malheureusement trop souvent à l'état de projet par manque de compétences financières, entrepreneuriales ou de capacité à gérer des projets plus complexes. À mon arrivée au Conseil de fondation du Septembre musical – Festival de musique de Vevey-Montreux – j'ai proposé de mettre en place une plateforme – le Village VIP – permettant aux entreprises d'inviter leurs clients dans un cadre raffiné. Elles bénéficient d'une présentation de l'œuvre et, une fois l'émotion du concert passé, les entreprises et les clients se mélangent dans une atmosphère d'euphorie. J'ai pu mettre en place, ensemble avec mon épouse Isabelle Ehrlich, les éléments qui me paraissaient idéaux pour y inviter mes propres clients. Nos partenaires fidèles en parlent maintenant comme de la meilleure plateforme de fidélisation en Suisse romande. J'ai depuis rejoint plusieurs autres conseils culturels avec le même esprit entrepreneurial et la même sensation de complémentarité. Les défis culturels dans notre région sont les mêmes pour beaucoup d'institutions : comment renouveler et rajeunir le public ? Comment apporter une scène aux nombreux artistes qui n'ont pas encore eu accès à la gloire ? Comment baisser le prix des places pour remplir

une salle ? Le rôle de la culture me semble pourtant déterminant. Dans un de ses écrits mineurs, *Malaise dans la civilisation*, Sigmund Freud tente d'appliquer les outils de diagnostic qu'il a développés dans le domaine individuel à un groupe de personnes, et sur l'ensemble d'une population. Il y définit la civilisation comme étant «la somme des actions et des dispositifs [...] qui servent deux fins : protéger l'être humain contre la nature et régler les relations des hommes entre eux». Or, de manière lucide, il affirme également que la «civilisation est responsable de notre détresse.» Il conclut d'ailleurs le livre en espérant que les hommes viendront à bout de leur pulsion

d'autodestruction. Sur la base de cette définition de la civilisation, la culture doit se définir comme étant l'ensemble des actions et dispositifs permettant à l'être humain de vivre en harmonie, une fois couverts ses besoins essentiels. Un exemple particulier me vient à l'esprit : l'édification de cathédrales immenses au Moyen-âge, même dans des villes d'importance secondaire comme Genève et Lausanne. Il aura fallu la mise en commun des meilleurs artistes et des meilleurs ouvriers couvrant tous les corps de métier dans une aventure incroyablement longue et éprouvante. Un tel esprit semble aujourd'hui impossible et explique en partie la crise identitaire que vit notre monde occidental. Quel projet culturel d'envergure pourra à nouveau cimenter la population ?

Selon moi, les nouvelles technologies remettent en question l'approche de la culture. Le plus grand défi est, me semble-t-il, d'intéresser la jeune génération avec des moyens qui leur parlent. À titre d'exemple, en visitant le Musée d'Orsay à Paris avec mon jeune fils en décembre dernier, je me suis surpris à répéter pratiquement ce que mon père m'avait expliqué près de 30 ans plus tôt au même endroit. Déçu par le manque d'intérêt évident, j'étais prêt à abandonner lorsqu'une statue antique a attiré notre attention : elle était exactement dans la position de quelqu'un qui se photographiait en *selfie*. La photo de la statue mise sur Facebook, le succès a été immédiat. Une visite dans un musée est depuis toujours bienvenue et nous rappelle que, quelle que soit l'activité culturelle et le talent, c'est bien le public qui a raison, et que les jeunes ont droit à leurs codes. Le milieu culturel romand a un grand retard en matière d'utilisation des nouvelles technologies, et il sera important de le combler.» \